

Les IMANN

Le film *Indigènes* est sorti sur les écrans en France le 27 septembre 2006 et quinze jours plus tard à Alger. Il a été précédé, grâce au prix collectif d'interprétation masculine décerné au 59^{ème} Festival de Cannes, par une médiatisation importante qui l'a annoncé et « bousté ». Parfois ce genre de lancement a des effets négatifs, le public ne suivant pas : ce n'est pas le cas ici. Comme il a été écrit dans la presse en France : « Loin de la polémique et de la victimisation, Rachid Bouchareb a voulu un film grand public, jouant la carte de l'épopée et de l'héroïsme à la manière des films de guerre américains (on pense au *Soldat Ryan* de Spielberg) »

Ainsi, les « questions de mémoire coloniale » dans lesquelles sont impliqués autant les colonisateurs que les colonisés faut-il le rappeler, quittent-elles les gentils feuilletons télévisés ou les films plus engagés et qui ne durent pas et font quelques soirées des cinémathèques engagées. Les spectateurs sortent de la projection graves et parlant peu. Après la première projection à Alger, deux échos exactement contradictoires sont à noter : l'un de l'AFP soulignant l'expression de « leur émotion et de leur admiration » de nombreux Algérois et la chronique à France-Info de Salim Batel, le 8 octobre, insistant sur l'indifférence des « jeunes » que le Président n'est pas parvenu à intéresser à la question des Harkis. Sans établir de liaison, le télescopage invite à voir dans *Indigènes*, la question des supplétifs de l'armée française alors que le film porte sur la Seconde guerre mondiale. Distorsion de l'Histoire pour le moins gênante...

Arezki Metref, pour sa part, signe un article dans *Le Soir d'Algérie* du 8 octobre 2006, « Ici mieux que là-bas » où il reprend l'Histoire sous l'histoire du film avec précision et expériences humaines en rappel, dissociant la portée de l'œuvre cinématographique de son environnement médiatique qui déporte le débat vers ce qui préoccupe la société française : « Dans un débat mené sur le fil du rasoir où tout se mélange, les « bienfaits de la colonisation », « les harkis », « la situation en Algérie comme point culminant de l'échec de la décolonisation », « l'immigration choisie », « la repentance », « les sans-papiers », nul doute que ce film clarifie un peu mieux la généalogie des tensions. Les critiques américains, rodés à ces choses, ne s'y sont pas trompés en voyant dans *Indigènes* un film en faveur des droits civiques ».

Dernier point d'information dans la multitude des articles et réactions dont la liste ne fait que commencer et c'est tant mieux : le dossier pédagogique mis au point sur le site « Zéro de conduite – L'actualité éducative du cinéma », tout à fait intéressant à lire et à utiliser lorsqu'on a le souci de la transmission, **en le complétant**.

[http://www.zerodeconduite.net/indigenes/cine_classe.htm]

Modestement, c'est ce que je voudrais faire en ma qualité d'enseignante de littérature.

Et commencer par une évidence : sommes-nous tous amnésiques ou ne lisons-nous pas ? S'il est question de donner un nouveau contenu aux cours d'Histoire ici et là, il n'est jamais question des cours de littérature. Or, dès 1955, Mouloud Mammeri faisait paraître aux éditions Plon, à Paris, *Le Sommeil du Juste*, largement diffusé et lu après l'indépendance en Algérie mais certes peu étudié dans les classes pour des raisons différentes, d'un côté et de l'autre de la Méditerranée. A-t-on oublié la troisième partie du roman dont plus de cinquante pages au moins portent exactement sur le même sujet que le film ? 1945-1955, dix ans après la guerre, trop tôt !... A-t-on oublié les IMANN (Indigènes Musulmans Algériens Non Naturalisés) et le long règlement pour solde de tout compte avec le maître d'Arezki : « Il me semble avoir été lâché dans la jungle, sans dents pour mordre, sans armes, pis, gêné d'intelligence, encombré d'innocence et de scrupules, quelque chose comme la victime rêvée, l'agneau du sacrifice » ?

Si l'on revient au domaine cinématographique, a-t-on oublié le film de Sembène Ousmane, Grand Prix du Jury de Venise en 1988, œuvre qui revient sur le massacre de tirailleurs sénégalais par des gradés français en 1945, après leur rapatriement, sans autre forme d'indemnités, à Dakar ?

A-t-on lu les mémoires d'un grand ami de l'Algérie, M^e Marcel Manville, avocat du collectif du FLN pendant la guerre, *Les Antilles sans fard* (1992) et dont le chapitre III porte sur la même question, « Départ en 1943 – La Bataille de France » et où est détaillée méticuleusement la discrimination au sein de l'armée qui devait libérer la France ?

Comment ne pas rappeler enfin la lettre du jeune Fanon, écrite le 12 avril 1945 et rendue publique en 1982, après son engagement volontaire dans les Forces Françaises Libres pour lutter contre le nazisme, avec cette phrase soulignée : « Je me suis trompé » ?

Si un film, par les moyens puissants qui sont les siens, de toucher un vaste public, réussit là où la littérature, trop prémonitoire, n'a pu percer, il ne faut pas boudier l'occasion qu'il offre, de continuer dans la brèche ouverte pour revenir sur des textes oubliés - et je n'ai cité que des œuvres phares, il y en aurait d'autres - et continuer à œuvrer au travail de mémoires qui ne peuvent être semblables mais qui peut être nourri par des lectures (re)découvertes. La littérature enseignée prémunirait contre des ignorances et des amnésies.

Octobre 2006